

LES

# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (8<sup>e</sup> partie). — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous avons vu à la *Couronne royale*, chez madame Daniel-Deray, une caisse d'objets de lingerie splendide destinés à une jeune duchesse italienne qui est la femme la plus à la mode de la cour de Turin. Deux déshabillés du matin ont surtout attiré nos regards : l'un était en mousseline de l'Inde brodée d'un semis de petits pois; ce peignoir flottant, ouvert entièrement sur le lé de devant, était garni des deux côtés de ce lé fendu d'une valenciennes de six centimètres de haut qui tournait au bas de la jupe, au bord de l'ourlet : la même dentelle garnissait le petit col adapté au corsage, et des revers qui rabattaient sur les plis bouffants de devant; les manches, dites à la *religieuse*, étaient ornées de trois rangs de la même valenciennes, qui bordait aussi la ceinture à longs bouts destinée à fixer les plis du corsage à la taille; un taffetas mauve doublait entièrement ce simple et charmant peignoir et lui faisait transparent; — l'autre déshabillé était plus élégant encore : le fond était en mousseline unie très-fine et très-claire; de chaque côté du lé de devant ouvert, étaient fixés deux rangs de point de Bruxelles de dix centimètres de haut qui se continuaient en s'arrondissant vers le bas tout autour de la jupe; chaque rang de dentelle était surmonté d'un bouillonné dans lequel était passé un ruban bleu de ciel; la même dentelle et le même bouillonné formaient col et revers, et garnissaient les manches à la duchesse; ce déshabillé était doublé en taffetas bleu de ciel, et une ceinture en ruban du même bleu devait l'assujettir à la taille. Six jupes de dessous, dont trois en mousseline et trois en jaconas, avec des broderies, des entre-deux ou des valenciennes formant tablier par-devant, étaient destinées à être mises avec ces déshabillés, qui, flottants et ouverts,

exigent des jupes de dessous d'une extrême élégance. Madame Daniel-Deray avait choisi pour aller avec ces robes du matin deux paires de petites pantoufles, l'une mauve, l'autre bleu de ciel, toutes brodées et pomponnées de ruches de dentelle. A côté de ces déshabillés, nous avons remarqué de délicieux bonnets et des fanchons aériennes : une en point d'Angleterre avec de petites houppes en ruban mignardise, l'autre en dentelle noire avec des fils d'or et d'argent rehaussant le dessin; — puis un ravissant assortiment de fichus, de cols et de manches; des cols et des canezous en dentelle noire avec broderies en application très-riches et très-nouveaux : cela forme un relief merveilleux; on dirait de la broderie sculptée. Les mouchoirs destinés à la jeune duchesse, et aux angles desquels ses chiffres et ses armes étaient brodés, étaient tous en application de Bruxelles ou d'Angleterre, ou garnis d'une haute valenciennes du plus fin réseau surmontée d'engrèlures et de broderie. Au fond de la caisse était posé, plié en quatre, un couvre-pied en mousseline du plus exquis travail : la mousseline du fond disparaissait sous les losanges et les arabesques de broderie qui formaient bordure; au milieu, dans un ovale, se dessinaient en points d'armures les armes de la duchesse : deux tourelles à mâchicoulis surmontées d'un croissant renversé sur lequel s'élève une croix, emblème du triomphe des croisés sur les Turcs; un aïeul de la duchesse était officier de l'ordre de Jérusalem. Un double volant à dents de roses garnissait ce riche couvre-pied, doublé en taffetas cerise.

Nous avons parlé des jolies pantoufles renfermées dans la caisse de lingerie destinée à la belle duchesse italienne, parlons un peu des chaussures de sortie, qui sont un des objets caractéristiques d'une toilette distinguée. Quand le temps est froid, mais sec, les brodequins les mieux portés sont en satin noir piqué ou en étoffe de même couleur que la robe. Les bas doivent être en fil d'Écosse blanc avec bas de cachemire rosé en dessous. Pour les temps pluvieux, si l'on veut mettre pied à terre, il faut nécessairement des brodequins à bouts et à tour vernis en satin de laine noir doublé de flanelle, à semelle de liège ou de caoutchouc; en ce cas les bas sont en soie noire, toujours avec des bas de dessous en cachemire rosé. Les gants en chevreau sont les seuls adoptés par une élégante hiver comme été. Dans le jour, sur le pavé, on les porte en couleur



sombre; pour les dîners en ville, le spectacle et les soirées, toujours en couleur claire. Les manchons les plus recherchés cette année sont en vison ou en martre zibeline. Les mouchoirs à vignettes de couleur sont proscrits, les blancs brodés ou à dentelle sont les seuls de bon goût. Pour les toilettes de jour, on met très-peu ou pas de bijoux : un bracelet en ambre, en camées d'Italie, ou un rouleau d'or renfermant des cheveux, une montre *lilliputienne* suspendue à une fine chaîne, une broche artistique et des boutons d'oreilles dépassant les bandeaux, et les éclairant, pour ainsi dire, c'est tout ce qu'on peut se permettre le jour. Le soir c'est différent, on ne saurait trop étaler sur une robe décolletée d'où s'élancent de blanches épaules les pierres précieuses si bien montées par Froment-Meurice; une riche sévigné et des agrafes assorties, qu'on pose aux nœuds des manches, sont de rigueur. Un rang de pierreries ou de perles courant entre les doubles bandeaux est aussi fort bien porté. Quand on met des pierreries dans les cheveux, on supprime le peigne en écaille : la natte ou la torsade ne sont retenues que par des épingles noires très-fines, et qu'on n'aperçoit point. On ne porte plus du tout de boucles, mais les bandeaux varient suivant la physionomie : plats, ondés, bouffants, relevés, enroulés, à moitié nattés, laissant voir l'oreille ou la cachant, on les exécute dans toutes les diversités des coiffures grecques, dont les coiffeurs parisiens ne sauraient trop aller étudier la grâce et la fantaisie dans le musée des Antiques. Les Grecs n'ont pas été surpassés dans l'ordonnance des cheveux.

Puisque nous en sommes aux coiffures, parlons d'une petite calotte, surnommée *toque andalouse*, qui a été beaucoup remarquée aux derniers grands dîners des Tuileries; cette coiffure a été, pour ainsi dire, implantée en France par l'Impératrice, et plusieurs de ses dames l'ont adoptée : elle consiste en une calotte de velours noir bordée et pomponnée de plumes noires, au milieu desquelles scintillent des pierreries ou du jais; tout cela entrelacé d'un treillis en cordonnet d'or.

Pour le soir, à la cour comme à la ville, les jeunes femmes ont adopté le rouge, le blanc et le henné; mais nous répétons ce que nous avons dit souvent, cela ne va qu'aux belles et aux charmantes, et c'est à Guerlain qu'on doit demander ces préparations merveilleuses. C'est lui encore qui seul a le secret de l'incomparable lotion si nécessaire par les temps froids, où la peau se gerce et s'altère. L'hiver est la saison où ces soins excessifs de la toilette sont le plus impérieux, et nous ne saurions trop recommander aux jeunes Parisiennes mondaines l'usage d'un bain, au moins hebdomadaire, à l'eau de lavande. Il faut parer la beauté, mais d'abord il faut en assurer la durée.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe en damas violet broché de noir. La jupe est garnie par-devant de cinq montants ou quilles formant tablier; de chaque côté de ces quilles est posée une petite guipure noire. La même guipure garnit le tour des basques, les bandes formant bretelles et celles posées au bas et sur la couture des manches. — Col et manches de dessous en point de Bruxelles. — Chapeau en velours épinglé blanc, orné d'une bordure de plumes blanches remplaçant la blonde voilette. — Dans le tour de tête sont des fleurs en velours violet. — Brodequins en satin noir. — Gants en chevreau paille.

*Seconde toilette.* — Robe en moire antique verte brochée de raies noires, le corsage est orné de grands effilés verts et noirs; col et manches de dessous en guipure. — Chapeau (pour spectacle) en crêpe rose orné de ruches alternées en blondes noires et blanches, le tour de tête est en blonde blanche et fleurs roses. — Brodequins en satin noir. — Gants en chevreau maïs.

### DÉCORATION

#### D'UNE BOÎTE DE POUDRE DE RIZ.

La décoration des vases de verre pour imiter la porcelaine de Chine, de Saxe ou de Sèvres est tellement à la mode aujourd'hui, qu'un journal spécialement consacré aux dames ne peut se dispenser de leur offrir le moyen de s'essayer dans cet amusant petit travail.

Nous avons, en conséquence, fait exécuter par un artiste de talent la décoration d'une petite *boîte à poudre de riz*, et nous la présentons en l'accompagnant des explications nécessaires pour rendre son application facile.

On achète chez un marchand de verrerie une petite boîte ronde à couvercle plat, sans bouton; cette boîte doit être d'une hauteur de 8 à 10 centimètres (c'est la hauteur ordinaire de ces petites boîtes-là).

On découpe le plus finement possible les dessins qui doivent figurer sur cette boîte.

Quand ils sont bien découpés, on les pose sur une planchette, sur une table ou sur une assiette, et on les mouille par derrière pour amollir le papier; — on retourne le papier sur la planchette, et on passe de l'eau bien gommée sur tout le dessin.

Cette eau ne doit être ni très-claire ni très-épaisse; elle doit être assez visqueuse pour bien coller.

Le dessin, humecté par derrière, enduit de gomme par-devant, est appliqué à l'intérieur de la boîte; on le presse avec un linge pour que toutes les parties gommées adhèrent bien au verre, et on le laisse sécher.

On colle ainsi tous les dessins qui doivent orner la boîte, et l'on suit pour leur placement les indications du petit modèle dessiné au bas de la page :



Bordure en haut, — bordure en bas de la boîte; — médaillons dans les milieux; — médaillon dans le milieu du couvercle; — bordure tout autour.

Quand tous les dessins sont bien collés et bien secs, on passe par-dessus une couche de gomme destinée à les préserver de l'action de la couleur à l'huile dont nous allons parler.

Cette couleur à l'huile, — ou plutôt au vernis, — est destinée à faire le fond. Dans la décoration de notre *petite boîte à poudre de riz*, c'est de la couleur bleu brillant (dit *bleu de Sèvres*).

Cette couleur n'est autre chose que la couleur dont les artistes se servent en peinture, une couleur à l'huile que l'on étend avec du vernis pour la rendre plus brillante, et surtout plus prompte à sécher.

On en passe d'abord une couche légère dans tout l'intérieur de la boîte, sans s'inquiéter des dessins. — Quand cette première couche est bien sèche, on en passe une seconde, qui achève de donner au fond bleu toute sa valeur de ton.

Cette opération terminée, et la seconde couche de couleur au vernis étant bien sèche, on colle dans tout l'intérieur de la boîte, avec de la colle de pâte mélangée avec un peu de gomme, une feuille d'étain, — de cet étain dont les chocolatiers ont coutume d'envelopper les tablettes de chocolat.

Cette doublure d'étain a pour but d'empêcher le contact de la poudre de riz et de la couleur à l'huile, qui pourrait lui donner une mauvaise odeur.

L'on a ainsi une jolie petite boîte imitant parfaitement la porcelaine de Sèvres et qu'on a eu le plaisir de décorer des ses propres mains.

Nous donnerons prochainement la décoration d'une paire de petits *porte-allumettes*, dans les mêmes tons et le même genre que la *boîte à poudre de riz*, afin que les trois objets puissent figurer ensemble sur le même meuble.

Pour occuper la page, le dessinateur y a placé quelques petits bouquets qui ne trouvent pas leur place dans la décoration de la *boîte de poudre de riz*: nous en faisons l'observation pour qu'on ne se croie pas obligé de les employer dans cette décoration, qui deviendrait alors beaucoup trop lourde.

## LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

— Mais, madame, cet empressement doit vous flatter et vous convaincre des sentiments dont il est pénétré pour vous, et qu'il vous exprime si éloquemment dans sa lettre que vous venez de lire.

— Il fut toujours entraînant dans ses paroles, mon cher Gassier; mais qu'importe, si ses actes les démentent? Vous savez bien qu'il n'a jamais pu me donner une heure de bonheur et de tranquillité?

— Le malheur est une école qui rend meilleur, dit doctoralement l'avocat; il a beaucoup souffert, et je le crois disposé à mener une vie calme et honorable. Jugez-le vous-même, madame. A peine est-il sorti avec honneur de son affaire de Pontarlier, qu'il vient en Provence pour se réunir à sa famille, pour se rejoindre à vous!

— Mon père n'y consentira jamais, Gassier, la crainte de revoir cet homme le ferait fuir au bout du monde.

— Votre père, madame, cédera si vous ne cédez point, si vous lui faites comprendre avec respect, mais avec fermeté, que le devoir, le bonheur même vous appellent auprès du comte de Mirabeau; car ne vous abusez pas, madame, vous n'êtes pas heureuse au milieu de ce tourbillon de plaisirs, et ce triste aveu vous est échappé devant moi, lorsque vous avez perdu votre fils. Alors vous songeâtes à vous réunir à son père; alors, comme aujourd'hui, je vous y engageai, je vous dis que ce rapprochement pouvait seul adoucir la perte que vous aviez faite; mais alors encore une autre voix que la mienne fut écoutée, une autre conviction que la vôtre fut suivie; peut-être, madame, avez-vous regretté votre faiblesse?

La comtesse était émue, l'avocat continua: Cet homme est le père de votre enfant, il peut vous rendre mère encore, vous donner le seul bonheur réel qui remplisse le cœur des femmes. Cet homme a des défauts, sans doute; sa jeunesse n'a pas été exempte d'erreurs coupables et d'orageuses passions, mais ne vous y trompez pas, cet homme est doué d'un esprit puissant, d'un génie profond qui n'éclate pas encore, mais qui un jour, j'en ai le pressentiment, fera la gloire de la France et portera bien haut le nom de sa famille; alors vous, sa compagne, vous, sa femme, vous serez fière de lui appartenir, vous serez heureuse de l'avoir rendu père, et vous me remercerez de m'être chargé de la mission que je remplis aujourd'hui.

— Oh! je sens bien que vous êtes un homme de cœur, dit la comtesse en essuyant une larme et en pressant la main de l'avocat. Mon Dieu, mon Dieu! si tout le monde me parlait comme vous, je serais bien vite décidée, car pour moi je ne lui en veux pas, je sais qu'il est bon malgré sa fougue: il a une grandeur d'intelligence qui m'éblouit, qui m'attire; mais vous n'ignorez pas que personne ne l'aime ici, que mon père le regarde comme un fléau, que le comte de Gr..., notre plus proche parent, est son ennemi.

— Parlez seulement de votre père, madame, de votre père, qui, j'en suis certain, finira par se laisser toucher, si vous suivez mes conseils; mais, de grâce, ne songez point au comte de Gr... Hélas! l'image de votre fils devrait se lever entre vous et lui!



— Ne rappelez pas cet horrible souvenir, Gassier, je suis injuste, bien injuste.

— C'est possible, madame; mais cet homme ne peut plaider près de vous contre votre époux, il n'en a pas le droit! Si vous écoutiez une autre voix, celle de votre enfant qui n'est plus, elle vous dirait de ne pas suivre les conseils de cet homme.

— Eh bien! Gassier, que faut-il faire? dit la comtesse en pleurant, je suivrai votre avis comme celui d'un ami : dirigez-moi.

— Mon avis, madame, est que vous partiez cette nuit même pour le château de Mirabeau, où votre oncle et votre mari vous attendent, où vous apporterez le bonheur, où vous le retrouverez vous-même. Cette démarche décisive désarmera l'opposition de votre père; je le connais, quand il verra que la réconciliation est faite, il se rangera de votre parti, les cris et les conseils de vos amis n'y pourront rien; ce qu'il veut avant tout, c'est la paix; ce qu'il craint dans le retour du comte de Mirabeau, c'est le trouble qui pourrait en réagir sur sa vie; mais si vous arrangez cette affaire sans le consulter, sans le troubler, il souscrira à tout.

— Vous avez peut-être raison, mon ami, mais la démarche que vous me conseillez est bien spontanée, bien hardie : après huit ans de séparation, accourir ainsi auprès de mon mari, on dira que je suis folle!

— Que vous importe l'opinion du monde! suivez votre cœur et moquez-vous des railleries.

— Mais partir de suite, c'est impossible.

— Tout est prévu; cette nuit même une voiture sera disposée par mes soins; votre oncle le bailli vous attend, c'est lui que vous allez voir, il sera dans tout ceci votre sauvegarde. Si votre entrevue avec le comte de Mirabeau ne vous satisfait point, si lorsque vous l'aurez entendu, vous hésitez encore à vous réunir à lui, eh bien! vous reviendrez ici, vous n'aurez fait qu'une simple visite à votre oncle.

— Vous me décidez, Grassier, je consens à tout; mais cependant que va dire mon père de ce départ secret? Si je l'avertissais, si...

— Mais alors, madame, vous ne partiriez pas. Voyons, ayez un peu d'énergie, vous laisserez un mot pour M. le marquis de Marignane, vous lui direz que votre oncle le bailli est malade, qu'il vous fait demander, et que vous êtes partie sans le prévenir, dans la crainte de l'attrister par cette nouvelle; et maintenant regagnons le château, où votre absence pourrait être remarquée.

— Ma décision est prise, dit la comtesse de Mirabeau en se levant; mais pour que rien ne l'ébranle, je veux rester seule, je vais me retirer dans mon appartement, sous prétexte d'une indisposition, et cette nuit je serai prête à vous suivre à l'heure que vous m'indiquerez.

— A deux heures, dit l'avocat.

— A deux heures, répéta la comtesse; et tout en

convenant des préparatifs du départ, ils retournèrent au château.

## XXXIX.

A peine la comtesse de Mirabeau et l'avocat Gassier eurent-ils disparu sous les arbres, que le comte de Gr... sortit de sa cachette; il était pourpre, ses yeux brillaient de joie et de colère, ils exprimaient la volonté et l'espoir de se venger. Décidé sur le parti qu'il devait prendre, il marcha d'un pas précipité en murmurant entre ses dents :

— Quand je les aurai déjoués, je romprai les os à cette canaille d'avocat.

Comme il traversait la cour du château, il aperçut le comte de Galiffet; il fut à lui d'un air empressé :

— Eh bien! cher comte, savez-vous ce qui nous arrive?

— Eh! que peut-il arriver, monsieur, dont l'intérêt nous soit commun? répliqua le comte de Galiffet avec quelque roideur.

— Vous allez en juger; vous êtes l'ami de madame de Mirabeau?

— Sans doute.

— Moi, je suis son parent le plus affectionné.

— Après?...

— Eh bien! je vous le demande, ne seriez-vous pas désespéré comme moi si ma charmante cousine nous était tout à coup enlevée?

— Enlevée! et par qui? vous voulez plaisanter, monsieur le comte!

— Eh! enlevée par son mari, mon cher, qui, après avoir épuisé toutes les folies, s'est mis dans la tête de *reséduire* sa femme,

— On pourra le *contre-miner* avant qu'il arrive, répondit le comte en hochant la tête.

— Il est bien temps, puisqu'il est ici et que la comtesse va le rejoindre cette nuit même au château de Mirabeau!

— Que dites-vous là, mais c'est un roman!

— C'est malheureusement de l'histoire, et de la plus véridique, que je viens d'entendre malgré moi. Ce damné d'avocat Gassier est le mandataire du comte de Mirabeau : il s'est chargé de négocier sa réconciliation avec ma cousine, et il a si bien réussi qu'il l'emmène cette nuit.

— Cela ne sera pas, cela est impossible! s'écria le comte de Galiffet. Mais elle ne l'aime pas, on use de violence envers elle, ou de sortilège pour l'entraîner, demain elle se repentira.

— Ne lui en donnons pas le temps, répliqua le comte de Gr..., et entendons-nous pour mettre obstacle à son départ.

— C'est facile, il faut prévenir de suite le marquis de Marignane.

— C'était ma pensée, son père ne la laissera jamais partir; mais il faut que ce soit vous qui l'avertissiez, mon cher comte, votre opinion aura plus de poids que



la mienne : moi je pourrais lui paraître suspect, intéressé.

— Et pourquoi cette crainte ?

— Parce que je suis son parent, son héritier, et que j'aurais l'air de m'opposer à cette réunion pour... vous sentez bien ?

— J'entends, j'entends ; mais cependant c'est vous qui avez surpris le secret de madame de Mirabeau, comment dirai-je que j'en ai été instruit ?

— Mais par hasard, comme je l'ai été moi-même, en entendant, sans le vouloir, la conversation de ma cousine avec l'avocat Gassier.

Le comte de Galiffet parut hésiter ; c'était un esprit loyal, à qui le mensonge répugnait ; le comte de Gr... lui était d'ailleurs antipathique ; cependant son affection pour la comtesse de Mirabeau fit taire ses scrupules.

— Eh ! eh ! dit-il en riant avec bonhomie, vous voulez peut-être me faire tirer les marrons du feu ; mais je n'hésite pas, sauf à vous les disputer plus tard.

— Vous vous mêlez de moi, mon cher Galiffet, et vous avez tort, je songe à vos intérêts, et quand nous aurons enlevé la comtesse à son mari, je suis d'avis que vous l'emmeniez à Marseille, puis au Tholonet, que vous l'entouriez de votre famille, de vos amis, et que par mille distractions vous lui fassiez oublier ses idées romanesques sur le devoir qui lui reviennent parfois ; quant à moi, je resterai auprès de son père pour empêcher ce fou de Mirabeau de venir faire le maître céans.

— Je souscris à ce pacte, dit le comte de Galiffet ; voyons, comment briserons-nous la glace ?

— D'abord, en prévenant de suite le marquis de Marignane des projets de sa fille, puis en allant vous-même auprès de la comtesse lui reprocher avec attendrissement, avec larmes, de vous avoir caché un pareil dessein.

— Oh ! vous avez raison, c'est cruel de sa part !

Ils arrivèrent au château, et comme ils entraient dans le salon, ils entendirent une des femmes de la comtesse de Mirabeau qui prévenait le marquis de Marignane de l'indisposition de sa fille, en ajoutant que sa maîtresse venait de se mettre au lit et ne descendrait point au souper.

— Entendez-vous, mon cher Galiffet, voilà la manœuvre qui commence ! dit le comte de Gr....

— A notre tour d'agir, répliqua le comte de Galiffet ; et il s'approcha du marquis de Marignane.

Il causait en cet instant avec l'avocat Gassier.

— Ainsi donc, mon cher Gassier, disait le marquis, vous arrivez du château de Mirabeau, et comment va cet excellent bailli ?

— Pas bien, monsieur le marquis, je l'ai laissé malade.

— Oh ! il soigne trop ses terres et s'expose imprudemment à l'air de la Durance, je lui ai prédit qu'il prendrait des rhumatismes, dit le marquis. Et pas d'autres nouvelles ? ajouta-t-il d'un ton léger.

— Pas d'autres, répondit l'avocat ; et il s'inclina pour mettre fin à cet interrogatoire.

Quand il se fut éloigné, le comte de Galiffet s'approcha du marquis de Marignane et lui dit avec vivacité :

— J'ai d'autres nouvelles à vous donner du château de Mirabeau, des nouvelles que cet homme savait aussi bien que moi, mais qu'il vous cache !

— Et lesquelles ? fit le marquis avec une sorte d'effroi.

— L'arrivée de votre gendre.

— Oh ! que dites-vous là ? s'écria le marquis épouvanté et s'appuyant contre un fauteuil pour se soutenir.

— Hélas ! la vérité, ajouta le comte de Galiffet ; et s'asseyant près du marquis, il lui raconta tout ce qu'il avait appris.

— Partir ! nous laisser ainsi ! s'écria-t-il après l'avoir écouté ; mais elle veut donc me tuer de chagrin ? Elle oublie ce qu'elle doit à son père, tandis qu'elle ne doit rien à cet homme qui a fait notre malheur à tous. Vous, qui êtes son ami, allez lui représenter tout cela, mon cher comte, dites-lui que je mourrai si elle me quitte, et quand vous l'aurez attendrie, convaincue, j'irai lui arracher sa parole qu'elle ne partira pas.

— Vous pensez donc que c'est moi qui dois d'abord.... balbutia le comte de Galiffet un peu embarrassé.

— Oui sans doute, cette explication me ferait trop de mal, vous connaissez mes nerfs, ma sensibilité, je n'y résisterais pas.

Pour comprendre ce langage du marquis de Marignane, il faut se rappeler que son caractère était un composé de paresse et d'égoïsme qui lui rendait pénible toute sensation un peu vive, et impossible tout acte qui n'intéressait pas son individualité. D'ailleurs, un autre motif, qui paraîtra bien puéril à nos lecteurs, était pour beaucoup dans les paroles du marquis, l'heure du souper approchait. Or, le marquis était le gastronome le plus renommé de la Provence, il jouissait doublement du plaisir de la bonne chère, en amphitryon vaniteux, charmé d'étaler pour autrui le luxe de sa table, et en gourmet sensuel, appréciant pour lui-même toutes les recherches de l'art culinaire, toutes les satisfactions d'un bien-être matériel ; ce qui faisait dire au noble bailli de Mirabeau, dans son indignation, qu'il était au milieu de sa société *Epicuri de grege porcus*.

Ce soir-là, plusieurs mets exquis, dont il avait lui-même décidé l'appât, de concert avec son maître d'hôtel, devaient être servis au souper, et il ne voulait altérer par aucune émotion pénible la jouissance qu'il se promettait. Il passa avec ses convives dans la salle à manger après avoir répété au comte de Galiffet :

— Allez, mon cher, et faites comprendre à ma fille ses véritables intérêts, j'irai vous rejoindre en sortant de table.



## XL.

Le comte de Galiffet était un peu troublé du rôle dont on le chargeait exclusivement, cependant son amour-propre et l'affection qu'il avait pour la comtesse de Mirabeau ne lui permirent pas d'hésiter; il monta courageusement à l'appartement de la comtesse, et heurta à sa porte en héros déterminé.

La suivante qui veillait dans l'antichambre se présenta.

— Madame m'a défendu de laisser entrer personne, objectait-elle.

— Remets-lui du moins ceci, dit le comte après avoir écrit sur une carte : *Demain au jour je quitte le château de Marignane : de grâce, ne me refusez pas le bonheur de vous voir une dernière fois.* Et dis-lui, ajouta-t-il en glissant plusieurs louis dans la main de la suivante, que je suis seul, que tout le monde est à table, que je la supplie de me recevoir une minute.

La suivante revint :

— J'ai tant prié madame qu'elle consent, dit-elle d'un air de triomphe; entrez, monsieur le comte, et moi je vais faire la garde pour que personne n'arrive.

— Elle me croit plus heureux que je ne le suis, pensa le comte, et il franchit la porte de la comtesse en poussant un soupir.

La comtesse était assise auprès d'une table, elle venait d'écrire à son père, et tenait encore à la main la lettre où elle lui annonçait son départ pour le château de Mirabeau, sans lui dire toutefois que son mari venait d'y arriver. Ne se doutant pas que son projet était découvert, elle n'avait pas hésité à recevoir le comte de Galiffet; elle craignait que le prompt départ qu'il lui annonçait n'eût quelque cause fâcheuse, quelque dispute peut-être avec avec le marquis de Gr..., et dont elle aurait été le prétexte; cette pensée la décida, et quand le comte de Galiffet entra, elle le reçut avec bonté et lui tendit sa main à baiser.

— Eh! quel motif assez grave vous détermine à nous quitter sitôt? lui dit-elle.

— La douleur, le désespoir, madame, s'écria le comte en entrant dans son rôle en véritable acteur. Pourrai-je rester ici quand vous n'y serez plus? Ah! madame, je sais tout; vous partez, vous nous abandonnez, vous renoncez à vos amis, qui durant huit ans se sont efforcés de rendre votre destinée calme et heureuse; à votre père, qui n'a que vous, et qui mourra de chagrin; vous renoncez à tout ce qui vous comblait hier encore de félicité, et tout cela, pour un homme qui ne vous a jamais donné que le malheur! Écoutez la voix de la raison. O Émilie! écoutez la voix de l'amitié; fuyez cet homme au lieu d'aller à lui, réfugiez-vous auprès de vos amis; vous savez bien que je suis le plus dévoué, le plus ardent de tous; ma maison vous est ouverte, venez-y chercher un asile, votre père vous y suivra, il vous protégera de sa personne, c'est au nom de votre père que je vous parle.

La comtesse, surprise par ce brusque assaut et déconcertée de voir son projet pénétré, ne savait que répondre...

— Mon père est donc instruit? dit-elle en hésitant.

— Instruit de tout, ma fille, dit le marquis de Marignane, qui entra en cet instant suivi du comte de Gr.... Vous m'avez fait bien du mal en prenant une pareille détermination, mais vous allez tout réparer, j'en suis sûr, en me promettant d'y renoncer. Et il embrassa sa fille avec tendresse.

La comtesse de Mirabeau, que l'ennui de la solitude et l'égoïsme de ses réflexions avaient déjà ébranlée depuis qu'elle avait quitté l'avocat Gassier, se laissa tout à fait persuader par les caresses de son père, par les protestations chevaleresques du comte de Galiffet et par les raisonnements captieux du comte de Gr....

— Je cède, dit-elle en souriant comme un enfant. Mais que va devenir ce pauvre Gassier? Ne le réprimandez pas trop pour m'avoir mal conseillée, il a cru faire son devoir; évitons toute explication désagréable.

— C'est mon avis, dit le marquis de Marignane, qui tremblait toujours à la pensée d'une discussion quelconque : pas de scène, renvoyons-le doucement et poliment au château de Mirabeau, avec des lettres convenables pour votre mari : il ne faut blesser personne.

— Ce drôle mériterait pourtant une leçon! dit le comte de Gr..., qui avait sur le cœur les paroles que l'avocat Gassier avait dites sur son compte.

— Bah! répliqua le comte de Galiffet, il est assez puni, puisqu'il n'emmena pas madame.

— Et maintenant, ma chère Émilie, reprit le marquis de Marignane, il faut répondre au comte de Mirabeau une lettre froide et polie, une véritable lettre d'affaire, où vous lui déclarerez votre décision irrévocable de ne jamais vous réunir à lui.

— Mais, mon père...

— Je sais bien que c'est assez difficile, et moi-même j'ai l'esprit trop troublé pour venir à votre aide; mais mon neveu, qui est plein de sang-froid et de raison, va nous conseiller. Voyons, mon cher, dictez à ma fille ce qui convient, ajouta-t-il en se tournant vers le comte de Gr....

— Je suis prêt, dit celui-ci, si ma belle cousine veut bien me le permettre?

— Oh! j'y consens, dit la comtesse de Mirabeau en bâillant à demi; la fatigue m'accable et j'ai besoin de réparer mes forces, que tant d'émotions ont brisées. Voyons, finissons-en. Et prenant la plume, elle écrivit, sous la dictée de son cousin, la lettre suivante à son mari :

« Recevez mes remerciements, monsieur, sur l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à mon sort; je fais aussi des vœux pour votre bonheur, personne ne l'a plus vivement désiré que moi; mais, monsieur, il ne m'est plus possible d'y contribuer, trop de circonstances nous séparent; vous devez sentir vous-même que les événements qui ont eu lieu seront toujours une bar-



rière insurmontable entre vous et moi. Vous jouissez, monsieur, des mêmes avantages que moi, vous êtes dans le sein de votre famille; puissiez-vous y trouver autant de bonheur que je le désire! le mien consiste à vivre auprès de mon père. Je me flatte que vous ne chercherez pas à le troubler en me forçant à défendre ma liberté par le secours des lois. Soyez persuadé, monsieur, que sur tout autre sujet je ne fais des vœux que pour ce qui peut contribuer à votre satisfaction. »

— C'est plein de modération et de convenance! s'écria le marquis de Marignane enchanté, voilà comment on se tire d'affaire sans violence, avec fermeté et douceur à la fois. Donnez, ma fille, je vais remettre moi-même cette lettre à Gassier, et j'y joindrai quelques mots de tendresse pour votre oncle le bailli, qui est bien le meilleur homme de la terre.

La comtesse de Mirabeau fermait à demi les yeux.

— Laissons reposer madame, dit courtoisement le comte de Galiffet; demain je lui ferai part d'un projet qui lui sourira peut-être, et qui effacera l'ennui de cette soirée.

— Soit, dit la comtesse, à demain donc, j'ai besoin de repos; je ne suis pas faite pour tous ces combats, pour toutes ces émotions. Et quand elle fut seule, elle se mit au lit et dormit paisiblement, comme si l'on ne venait pas de décider de sa destinée.

## XLI.

Le lendemain, l'avocat Gassier quitta le château de Marignane sans avoir revu la comtesse, il était triste et désappointé de l'issue de sa mission. Il faisait aller sa monture au pas, il eût voulu prolonger la route, il craignait d'arriver au château de Mirabeau, et ce ne fut que le soir très-tard qu'on entendit les pas de son cheval paresseux retentir sur les dalles de la cour.

Mirabeau se précipita à sa rencontre.

— Eh bien! avons-nous réussi?

— C'est toute une histoire, monsieur le comte! répondit tristement l'avocat; et ayant rejoint le bailli, qui les attendait dans la grande salle, il leur fit le récit circonstancié de son voyage et de sa négociation: il leur dit d'abord comment la comtesse de Mirabeau avait consenti à le suivre, puis comment leur projet avait été déjoué; il ajouta qu'il soupçonnait le comte de Gr... et le comte de Galiffet d'avoir arrêté l'élan de la comtesse.

— Je leur brûlerai la cervelle! dit violemment Mirabeau.

— Du calme, répliqua le bailli. Cette pauvre Émilie a une tête qui tourne à tous vents, elle nous reviendra; en attendant, laissez-lui mettre tous les torts de son côté; il ne s'agit pas ici d'un amour, d'une passion romanesque; ce n'est pas à son cœur que vous en voulez, il s'agit d'une affaire. Eh bien! conduisons-la avec prudence et habileté, et nous pourrons réussir encore.

— Je suivrai tous vos conseils, que faut-il faire?

— Attendre, reprit le bailli, continuer d'écrire des lettres amicales à votre femme et à votre beau-père; ne leur rien imposer, mais avoir l'air d'espérer de leur consentement une réunion à laquelle vous pourriez les forcer.

— Et si ce système de conciliation est sans effet? dit Mirabeau.

— Alors nous invoquerons les lois, qui sont pour nous; alors vous irez à Aix pour agir, je vous y suivrai; vous pouvez compter sur l'appui de mon expérience et sur le concours de mes sentiments, car je suis plus indigné que vous contre ces gens-là.

Mirabeau serra la main de son oncle.

— Aussi bien, lui dit-il, l'attente sera facile, puisque je resterai auprès de vous, avec qui j'ai passé les seuls jours de ma vie que le malheur n'ait pas atteints.

Peu de jours après sa première visite au château de Marignane, l'avocat Gassier y retourna porteur de nouvelles lettres; mais il n'y trouva plus la comtesse de Mirabeau, elle était partie pour Marseille avec une partie de la société de son père. De cette ville, elle se rendit aux îles d'Hyères, où le comte de Galiffet avait une charmante villa, abritée par les orangers et entourée de parterres de fleurs.

Il avait tout fait disposer pour y recevoir la comtesse, et pour qu'elle y trouvât de nouvelles distractions. Quoiqu'on fût alors au mois de novembre, on se fût cru aux plus beaux jours de mai, tant la terre était fraîche, la végétation printanière, l'air tiède et le ciel azuré; on faisait des promenades sur mer au clair de lune, on dansait sur la pelouse à la lueur des illuminations, on donnait des concerts en plein air sur les terrasses à l'italienne, et chaque jour amenait un nouveau plaisir qui berçait mollement l'esprit paresseux de la comtesse de Mirabeau, et en chassait toute pensée sérieuse.

Le marquis de Marignane n'avait point accompagné sa fille, il était resté dans son château avec son neveu le comte de Gr..., et c'est sous son influence haineuse et intéressée qu'il répondit à Mirabeau qu'il ne consentirait jamais à ce que sa fille se réunît à lui. En recevant cette réponse, et en apprenant que sa femme avait quitté le château de Marignane et menait une vie plus dissipée que jamais, Mirabeau éprouva un excès d'irritation que le sage bailli eut beaucoup de peine à calmer. Il le décida pourtant à négocier de nouveau et à renvoyer une troisième fois, mais inutilement encore, l'avocat Gassier à Marignane.

Voici comment Mirabeau rend compte à un de ses amis de cette nouvelle tentative de conciliation:

« M. de Marignane a chargé Gassier de me bien assurer que jamais ma réconciliation avec madame de Mirabeau ne se ferait; celui-ci est venu en conséquence pour obtenir de nous un petit délai de dix-huit mois. J'ai été si calme, que mon oncle lui a dit plusieurs fois: Vous voyez bien que je suis plus mauvaise tête que mon neveu; mais si ferme, que Gassier s'en re-



tourne à Marignane très-convaincu qu'ils n'ont rien à y gagner. En somme, nous avons promis de rester en repos jusqu'au premier de janvier, et le deux l'huissier marchera. Nous persévérons à croire, mes conseils, mon oncle et moi, qu'il sera indispensable de le faire marcher, mais qu'on ne s'exposerait point à la plaidoirie. Il est difficile assurément qu'une femme qui, depuis huit ans, ne vit que pour le stérile plaisir d'être, par sa belle voix, la virtuose d'une troupe de comédie, il est bien difficile, dis-je, qu'une telle femme me tienne vivement au cœur; surtout quand elle est assez faible pour suivre contre moi toutes les directions qu'on veut lui donner. Mais, d'un autre côté, les traditions qui me sont revenues de toutes parts que son premier mouvement avait été de voler vers moi, que sa volonté et son opinion étaient absolument captives, ces traditions, jointes à l'indignation de l'obsession cupide où on la retient, des propos que ses parents ont débités sur mon compte, des calomnies qu'ils ont presque accréditées, et qui ont persuadé un instant qu'elle avait de terribles armes contre moi, à l'aspect du château habité pendant quatre siècles par mes pères, de ces magnifiques terres qui tombent en ruine par le défaut de présence du maître, de ce digne homme enfin (le bailli de Mirabeau) qui se sacrifie depuis vingt ans pour sa famille, et qui se trouverait avoir dévoué sa fortune et sa tranquillité à une maison anéantie, dont je passerais pour le destructeur, tout cela m'a inspiré un vif désir de ramasser mon nom et l'héritage de mes pères. »

Au mois de décembre Mirabeau et son oncle le bailli vinrent s'établir à Aix; madame de Mirabeau y était de retour et continuait à s'étourdir dans le tourbillon du monde; son père l'encourageait dans cette vie légère, dont les distractions l'empêchaient de se souvenir de ses devoirs; et bientôt le bailli comprit l'impossibilité d'arriver à une réconciliation.

« Que veux-tu espérer de ces gens-là, et par où les agresser? écrivait-il au marquis de Mirabeau. La femme n'a ni sensibilité ni force, le père est bon homme, mais d'une inertie qui le tient tous les matins quatre heures les jambes sur la tablette de sa cheminée avec un *Mercur* ou un roman. La plate vie qu'il mène lui paraît douce, toute turbulence lui serait insupportable, et l'incident d'une rejonction serait un rude pli aux roses sur lesquelles le Sybarite aime à s'étendre. Son petit-fils ne serait pas de son nom; et peu lui importe, après lui la fin du monde. Quant à sa fille, elle est accoutumée à être le coryphée d'une société très-bruyante, qui passe du concert à la comédie, de là au bal, de là aux quatre points cardinaux sur la plus petite apparence de fête. Elle est la divinité de tout ce monde, et tient à son piédestal, dont il lui faudrait descendre. »

Et plus loin :

« Depuis l'arrivée en Provence de son mari, on redouble d'efforts pour que cette jeune femme lui donne de l'humeur. Après les parties faites à Marseille, seule,

sans son père, pour nous fuir elle s'est rendue ces jours-ci au Tholonet, dans ce même lieu où elle a joué la comédie après avoir reçu la nouvelle de la sentence rendue contre son mari (tandis qu'on lui coupait la tête en effigie à Pontarlier), et sur les tréteaux plantés sur les cendres de son fils. Je lui dis l'autre jour avec indignation que bientôt on ne l'appellerait plus la comtesse de Mirabeau, mais la comtesse du Tholonet. »

Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, après avoir écrit des lettres respectueuses pour le marquis de Marignane, tendres pour sa fille, et qui n'obtinent que des réponses menaçantes et injurieuses, Mirabeau tenta un dernier effort. Il demande une conférence à sa femme, il ne veut pas commencer les hostilités avant d'avoir échangé de vive voix des explications; mais la comtesse refuse cette entrevue comme *impossible et inutile*, et les lettres que Mirabeau écrit de nouveau lui sont renvoyées sans être ouvertes. Alors, lassé du rôle qu'il s'était imposé, renonçant à ces patientes négociations qui allaient si peu à l'énergie de son caractère, il se détermine à agir. Il présente au lieutenant une requête qui enjoint à sa femme, selon le terme de la loi, de revenir sous trois jours dans le domicile conjugal. La comtesse résiste, et Mirabeau se décide à plaider.

## XLII.

Tout concourut à faire du procès qui allait s'ouvrir entre le comte et la comtesse de Mirabeau un événement qui mit en émoi la province entière. Le mari et la femme étaient alliés aux plus grandes familles provençales, et l'aristocratie du comté se divisa, pour cette cause, en deux partis également puissants, également passionnés. Quant à l'esprit du public indifférent et à celui du peuple, toujours instinctivement juste, ils se prononcèrent également en faveur de Mirabeau : les longs malheurs qu'il avait endurés, les passions orageuses de sa jeunesse répandaient sur sa vie une sorte d'intérêt romanesque qui lui gagnait bien des cœurs; peut-être aussi le pressentiment de ce qu'il serait un jour éveillait-il déjà pour lui les sympathies populaires; tandis que celles des personnes graves lui étaient acquises par la modération et la dignité qui avaient présidé à tous ses actes depuis son retour en Provence. D'autre part, on jugeait sévèrement la conduite de la comtesse de Mirabeau. Malgré la corruption du siècle, on voyait avec surprise la légèreté coupable d'une femme qui n'hésitait pas à livrer sa vie au scandale de la publicité plutôt que de renoncer à des habitudes de plaisir et de dissipation contraires à tous les devoirs du mariage.

Quand le jour où Mirabeau devait plaider lui-même dans ces grands débats si solennels pour sa destinée fut fixé, on vit affluer à Aix toutes les nobles familles des villes environnantes, qui prenaient à cette affaire un intérêt de sentiment ou de curiosité. La réputation d'éloquence que Mirabeau s'était acquise par sa défense à Pontarlier, où déjà se trahissait le génie de l'orateur, la



nouveauté de voir un gentilhomme plaider lui-même, comme un simple avocat, sa propre cause, tout faisait de ce procès un spectacle qui attirait l'attention générale.

Le marquis de Mirabeau écrivait à ce sujet :

« J'ai peine à avaler que le fils de notre père, tel que nous l'avons vu passer sur le Cours (1), toute la foule, petits et grands, ôtant de loin le chapeau, va maintenant figurer à la barre de l'avant-cour, disputant la pratique aux aboyeurs de la chicane; je me dis ensuite que Louis XIV serait un peu plus étonné s'il voyait la femme de son arrière-successeur en habit de paysanne et tablier, sans suite, pages, ni personne, courant le palais et les terrasses, demander au premier polisson en frac de lui donner la main, que celui-ci lui prête seulement jusqu'au bas de l'escalier. Autre temps, autres soins. »

Par une singulière coïncidence, tandis que le père de Mirabeau s'exprimait ainsi sur les innocentes distractions que Marie-Antoinette se permettait à Trianon, le frère de cette jeune reine, l'archiduc de Milan, passait à Aix avec sa femme le jour même où Mirabeau devait plaider. Le prince voulut l'entendre, et le gouverneur de la ville s'empressa de faire disposer, dans la salle d'audience, une estrade d'honneur pour lui et l'archiduchesse.

Cette circonstance donna encore plus de solennité à l'ouverture de ce grand procès. Le 20 mars 1783, la ville d'Aix fut, dès le matin, pleine d'agitation et de bruit; ses rues étaient sillonnées par les équipages et par les chaises à porteurs qui se rendaient en foule au palais du parlement. Quand la salle d'audience fut encombrée, on en ferma les portes; mais les spectateurs retardataires et le peuple, qui voulait aussi avoir sa part du spectacle, les brisèrent au dehors ainsi que les fenêtres, et parvinrent en partie à se placer ou à se suspendre sur les balcons, les entablements et les corniches. Le lieutenant se disposait à faire évacuer la salle; mais le silence et l'immobilité ayant succédé au tumulte de cette installation turbulente, il se décida à l'indulgence; et l'auditoire resta calme dans l'attente.

Bientôt, par une porte intérieure, arrivèrent dans la salle l'archiduc et l'archiduchesse. Ils furent s'asseoir, au bruit des applaudissements, à leurs places réservées. Les membres du parlement, en grand costume, les suivaient processionnellement. Puis venait Mirabeau, accompagné de son oncle le bailli et de son ami milord Peterborough, un de ces Anglais qui propageaient alors en France l'esprit de la constitution de leur pays. Le peuple salua Mirabeau de ses acclamations; mais à ces marques de sympathie succédèrent presque des huées lorsqu'on vit entrer le marquis de Marignane, escorté de son parent le comte de Gr... et du comte de Galiffet. Quand le silence fut rétabli, le président donna la parole au jeune comte de Mirabeau. Il était vêtu d'un riche

habit à la française, et portait une magnifique épée; ses cheveux abondants ondulaient sans poudre autour de son visage, et descendaient en boucles naturelles jusqu'à ses épaules; il parut à la barre le front haut, l'œil étincelant; il avait déjà toute la hardiesse du tribun, toute la noblesse de l'orateur. D'abord il fut modéré, simple et logique, puis sa parole jaillit incisive, entraînée, armée des plus irrésistibles arguments, soutenue par son bon droit, inspirée par la force des idées, et doublement éloquent de l'expression des sentiments et de celle de la vérité.

Nous ne rapporterons pas ce plaidoyer trop connu, où Mirabeau, sans attaquer ni son beau-père ni sa femme, les louant au contraire pour les ramener, employa toute la souplesse de la dialectique à défendre l'honneur du mariage, à vanter le charme du devoir et à demander comme un exemple de morale publique que la justice des lois le réunît à sa femme. Le tableau touchant qu'il fit de la vie de famille, du bonheur d'être époux, du bonheur d'être père, émut tout l'auditoire. Le marquis de Marignane lui-même, qui au commencement du plaidoyer avait regardé Mirabeau en ricanant, parut tout à coup troublé. Il baissa la tête, ses traits s'altérèrent, et quelques larmes mouillèrent ses yeux. Il avait l'air si profondément affecté, que tous les spectateurs pensèrent un instant qu'il allait se lever, embrasser son gendre et l'emmené chez lui. Mais cette démarche décisive n'appartenait pas à la faiblesse de son caractère, il fut attendri sans être entraîné.

Mirabeau, encouragé par toutes les marques d'assentiment, les transports, les larmes qui accueillirent ses paroles, se tourna en finissant vers l'archiduc de Milan, qui lui-même l'avait applaudi plusieurs fois. « Qui de nous, dit-il, s'il voulait consacrer l'image vivante de la justice et l'embellir de tous les charmes de la beauté, n'y placerait pas l'auguste effigie de notre reine? Un heureux hasard nous offre ici ses traits adorés et retracés par la nature même; nous avons tous saisi avec transport cette ressemblance frappante, et combien mon cœur en est rassuré! Quel heureux présage pour cette cause solennelle, qui doit tant étonner ceux dont le rang suprême ne donne que plus d'éclat à leurs douces mœurs, à la concorde, aux vertus domestiques dont ils offrent de si touchants exemples! »

Quand Mirabeau eut cessé de parler, il quitta la barre, entouré de ses amis, qui lui adressaient les plus vives félicitations. L'archiduc fit quelques pas vers lui, et le complimenta en lui serrant la main; ce furent alors dans toute la salle des salves d'applaudissements; l'orateur fut pressé, soulevé et emporté par la foule jusqu'à sa voiture, qui l'attendait dans la cour du palais; là une nouvelle ovation commença; le peuple détela ses chevaux, et le traîna lui-même en triomphe jusqu'à l'hôtel de Mirabeau. Le soir, la foule fit jouer des fanfares sous ses fenêtres, illumina les arbres du Cours voisin de l'hôtel, et lui exprima son enthousiasme

(1) Promenade qui divise en deux parties la ville d'Aix.



avec toute l'expansion méridionale. Cette ovation populaire semblait être le présage de celle qu'on lui décerna plus tard lorsqu'il fut élu en Provence député du tiers état.

Madame LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

### ÉLÉGANCE.

Se trouve jusque chez le pauvre à l'aide de la propreté, et disparaît de chez le riche où domine le défaut contraire. Deux principes d'élégance dans la toilette des femmes les guident aussi dans leurs mœurs : l'unité et la modestie. Mais ce que l'on appelle l'*élégance des mœurs* ne sous-entend guère autre chose que le bon ton, les bonnes manières, le meilleur choix d'expressions, l'habitude de ne voir qu'une société d'élite, et de n'être entouré que d'objets gracieux.

Chez les écrivains amateurs, et amateurs de qualité, l'élégance du style n'est, à vrai dire, que le reflet de celle du langage. Aussi dans les ouvrages légers l'emportent-ils sans peine sur les auteurs de profession. Quant à ceux-ci, rien de moins élégant parfois que leur extérieur, leurs discours, leurs manières. Tout est composé dans leurs ouvrages, jusqu'aux mots naturels qui en font le mérite le plus généralement goûté, le plus touchant et le plus rare. Mais comme ce naturel n'est pas le leur, il leur en coûte pour y atteindre, et vainement le leur demanderait-on ailleurs que sous leur plume. L'élégance la plus désirable est sans contredit celle des sentiments; de celle-là toute autre dérive. Quelques hommes la confondent avec celle des goûts : défions-nous de la méprise, car l'élégance des goûts avec des procédés ignobles est un des contrastes des plus fréquents et des plus malheureux de la société.

### FORTUNE.

Un noble usage de ses dons peut la rendre si chère à son heureux possesseur que toute vaine déclamation tombe devant cette pensée. Acquérir à vil prix cette fortune désirable, c'est empoisonner ses faveurs; y renoncer en ce cas, c'est faire un bon échange; car, au lieu de richesses, nous aurons le repos, et ce partage vaut bien l'autre. Mais pourquoi médire de la fortune parce qu'on est pauvre? En médire, c'est l'envier : dès qu'on l'envie, on la tente. Laissons quelques misérables se gorger d'or pour tout plaisir; laissons-en d'autres se figurer qu'avec beaucoup d'argent ils achètent l'esprit, les grâces, l'honnêteté qui leur

manquent; plaignons enfin les successeurs de nos nouveaux enrichis, qui, non contents des rentes si brusquement amoncelées par leurs pères, n'ont cessé de jouer sur la rente qu'à l'extinction de leur dernier contrat. Cette soif, ou plutôt cette rage de fortune qui tourmentait nos joueurs de Bourse; qui transformait en loterie, en odieux tripot notre place de commerce; et qui, de nos commerçants, de nos agents de change, de nos banquiers, faisait des chevaliers d'industrie; cette épidémie de cupidité, qui a succédé à nos troubles comme la peste à nos batailles, devait être l'inévitable conséquence de toute révolution préparée comme la nôtre. Après avoir subi, et longtemps sans nous plaindre, si ce n'est dans nos chansons, l'impôt forcé de quelques abus de pouvoir, il nous a plu aussi un beau jour de goûter de ce pouvoir et de goûter de quelques abus. L'un et l'autre ne se pouvaient opérer sans violence. Après la violence et la victoire vinrent la joie grotesque et le rire saturnal : c'est assez la marche du peuple. Nous avons passé par le crime pour arriver à la folie : à cette dernière tout le monde a pris part, car il ne s'agissait plus que de fortune : les uns pour recouvrer, ceux-ci pour conserver, ceux-là pour ajouter aux créations nouvelles : de sorte que tout ce qui s'est dit de beau et tout ce qui s'est fait de bien en France depuis dix à douze ans ne se rapporte qu'à des restitutions, qu'à des conservations, qu'à des créations financières : c'est le règne de la finance. Tout le monde veut gagner le double d'autrefois, et toutes choses doublent de prix, quoique certaines vaillent moitié moins. La fortune, plus facile, devenue plus méprisable, n'en est pas moins l'objet d'un de ces furieux amours qui n'empêchent point l'amant de souffleter sa maîtresse, tout en offrant le combat à outrance au premier qui la lui dispute. Les caprices de cette maîtresse impérieuse et débauchée n'en sont que plus fréquents, plus soudains et plus ruineux. Pour les prévenir, ces caprices, pour éviter de perdre, même avant d'avoir rien gagné, les précautions se multiplient. On revend à bénéfice ce qui n'est point payé encore; on emprunte à faible intérêt pour prêter à grande usure; on a une charge pour se marier; on se marie pour payer la charge; on pèse la dot avant que de s'être informé si la demoiselle à marier est pieuse, jolie et d'humeur douce. La dot, avant d'avoir été reçue, circule en effets sur la place ou en mandats pour des frais de bâtisse. On épargne sur un vieux père dont on n'a rien à espérer, sur quelques amis malheureux et sur la toilette de sa femme, de quoi traiter magnifiquement l'adversaire de spéculations dont on convoite les bénéfices et dont le succès vous renverse; on calcule sur la bonne foi d'un associé sans expérience; on compte les derniers instants de l'existence d'un bienfaiteur devenu l'objet ignoré d'un bienfait qui n'est qu'une dette; on suppute jusqu'à l'intérêt des gages d'un domestique et du salaire du pauvre... Tout cela n'est pas nouveau pour la pervers-



sité; mais ce qui l'est davantage pour la perfection que l'on voudrait nier pour se dispenser de l'imiter, c'est l'admirable emploi des fortunes bien acquises; c'est l'industrie, plus admirable encore, qu'elles récompensent et qu'elles encouragent; c'est l'économie personnelle de nos princes, leur charité, leur bienfaisance; c'est l'activité généreuse des vertus qu'ils pratiquent, des talents qu'ils distinguent et des mœurs qu'ils nous ont rendues : c'est l'intarissable bonté du souverain le plus aimable et le plus digne d'être loyalement servi, c'est enfin ce concours des inventions utiles, des recherches d'agrément, et de cette sorte d'épuration du luxe qui se montre dans nos banquets, dans nos ameublements, dans nos fêtes et nos travaux publics, comme dans nos vêtements et dans notre langage. Tous ces bienfaits de la fortune ne peuvent-ils donc l'absoudre de quelques pièges auxquels ne se laissent prendre que les indigents de raison, de religion et de sensibilité? Si, une seule fois dans leur vie, ces hommes, ces riches toujours gênés, toujours altérés de gain, toujours tristes; si, une seule fois, ces malheureux Tantales eussent essayé du plaisir de donner! de recueillir les bénédictions de la famille d'un débiteur, acquitté, réhabilité, sauvé enfin d'un trait de plume! si des larmes d'attendrissement avaient roulé sous leurs paupières et qu'ils eussent enfin senti qu'il n'est de fortune réelle que le contentement du cœur, et que, pour l'obtenir, il ne faut d'autres sacrifices que ceux des passions fatigantes ou honteuses, ils se tourmenteraient moins pour s'enrichir encore; ils apprendraient à se borner; et, guéris de leur avarice, détrompés des fausses promesses de l'ambition et de la vanité, ils deviendraient les premiers de la terre,.... s'il est vrai que l'indépendance (le plus beau don de la fortune), s'il est vrai que de bonnes actions, et le sommeil paisible qu'elles procurent, et la gaieté qu'elles entretiennent, et la santé qu'elles fortifient, soient les premiers éléments du bonheur. Et au surplus, la fortune est le seul *ami* dont on ait eu le droit de dire : *Qu'on doit toujours vivre avec lui comme si l'on devait être brouillés le lendemain.*

## HARMONIE.

Ces rapports admirables, cette concordance parfaite des objets avec la lumière et des sons avec les couleurs; cette concordance que rien ne peut troubler dans l'ordre général de l'univers sans que l'humanité entière ne subisse le contre-coup de son moindre dérangement, ne devrait-elle pas être pour nos grands musiciens le premier et le plus infaillible traité de composition? Ne devrait-elle donc pas leur dire ce que le premier point de vue enseigne au piéton pour qui rien n'est perdu dans son voyage pittoresque? C'est que les *accidents* ne concourent à l'*unité* qu'autant qu'ils ne se succèdent pas de manière à former en eux-mêmes unité d'accidents; qu'une longue chaîne de

montagnes pelées, de ravins desséchés et de plaines incultes attriste et mécontente les yeux, comme une trop-longue suite de suspensions et de dissonances afflige et déchire l'oreille. On ne peut à ce sujet se défendre de citer une anecdote de Grétry.

Grétry, comme chacun sait, n'avait reçu de la nature que des trésors de mélodie et le goût de l'harmonie simple. Malade un jour, et s'efforçant néanmoins d'écouter, peut-être même de comprendre une étude de *contre-point* que venait lui faire entendre au piano un de ses élèves favoris : « Allons, bon, disait le malade, dont la fièvre s'augmentait à chaque retard de la *résolution*; bon.... pas mal.... voilà qui est bien. Assez, assez!... Comment, encore?... Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu! ajoute-t-il plus bas; bourreau! bourreau, finiras-tu?... finiras-tu?... finiras-tu? » s'écrie-t-il violemment. Et sautant à bas de son lit, et courant, en sueur, vers l'élève effrayé, et plaquant de toutes ses forces l'*accord parfait*, son bien-aimé accord parfait sur les touches, fatiguées de *secondes* ou *septièmes*, de *septièmes* ou *secondes*, *augmentées* ou *diminuées*, *diminuées* ou *augmentées*... « Ah! je respire! » dit Grétry; et il se recouche apaisé.

Combien d'auditeurs seraient tentés de dire avec l'auteur de *Richard* : « Ah! je respire!... » à la fin de ces morceaux sévères, de ces chefs-d'œuvre redoutés, qu'il faut entendre plusieurs fois (ô désespoir!) pour en connaître, pour en apprécier toutes les beautés *instrumentales*! Heureusement que ce n'est qu'en ce genre de composition que l'ennui peut se distiller en conscience dans l'oreille du spectateur. L'expression des paroles et la coupe des strophes enchaînent la science, enchaînent l'ambition et les soumettent à la grâce, à cette grâce sans laquelle la nature, qui s'y connaît bien, ne reconnaît point de beauté. Aussi nos plus brillants concerts spirituels n'admettent-ils de symphonies que les plus *chantantes* d'Haydn ou de Beethoven; aussi entre les morceaux de chant n'y choisit-on que les hymnes les plus brèves de Mozart ou de Rossini; et aussi la foule attirée aux représentations les plus éclatantes des opéras de ces grands maîtres et de leurs contemporains ne répète-t-elle, en sortant de ces représentations, souvent trop prolongées par des redites plus harmoniques qu'harmonieuses; ne répète-t-elle avec ivresse que les chants à jamais célèbre de

Ombr' adorata!  
Di piacer mi balza il cor,  
Chasseur diligent.....,

et autres productions vraiment harmonieuses, en ce que, dans le système harmonique comme dans le système planétaire, les corps les plus rapprochés du centre dispensent le plus de clartés, et sont, par cette cause, offerts le plus directement à l'adoration des mortels.

Le bon accord intérieur rejette toute dissonance. Quelle autre leçon de musique! et quelle mélodie,



quelle harmonie céleste résulte, pour un prince des bénédictions de son peuple, pour un père et une mère de celles de leurs enfants, et pour tous des respects de fidèles serviteurs!

M<sup>me</sup> SIMONS-CANDEILLE.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

### NOUVELLES MUSICALES. — THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

*Bonne nuit, monsieur le vicomte!* monologue par Léon Gozlan.

A l'Opéra, on répète activement, depuis la rentrée au bercail de mademoiselle Cruvelli, l'opéra de Verdi, dont le sujet est emprunté aux *Vêpres siciliennes*. Le principal rôle sera rempli par Gueymard, l'éminent ténor, dont la voix, sans diminuer d'étendue, gagne tous les jours en souplesse, en expression et en méthode. Son succès a été immense dans les dernières représentations des *Huguenots*, et, grâce à lui et à la Cruvelli, on aurait dit que les beaux jours de Nourrit et de Falcon étaient revenus. Le grand maestro Meyerbeer a dû être content s'il a entendu interpréter de la sorte un de ses chefs-d'œuvre. Nous espérons que cette audition le décidera enfin à faire représenter à l'Opéra l'ouvrage qu'il tient, dit-on, en réserve pour l'époque de l'exposition, époque où les cinq parties du monde se donneront rendez-vous à Paris. Les interprètes de sa partition sont indiqués d'avance : Gueymard, par la puissance et la fraîcheur de sa voix ; la Cruvelli, par ses notes profondes et sympathiques, dirigés par le maître, seront dignes de lui dans son nouvel ouvrage, comme ils l'ont été dans les *Huguenots*. Nous reviendrons sur ces représentations des *Huguenots*, qui nous ont beaucoup frappée, et, pour celles de nos lectrices qui sont musiciennes, nous apprécierons avec plus de développement dans un prochain bulletin le talent de Gueymard, qui a fait du rôle de Raoul une de ses meilleures créations.

\*\*\* Il est question pour la semaine prochaine d'une reprise solennelle de *la Muette*, avec plusieurs débutants.

\*\*\* *L'Étoile du Nord* en était, hier samedi, à sa quatre-vingt-troisième représentation, et il y avait autant de monde qu'à l'une des premières. Bataille et mademoiselle Caroline Duprez, Mocker, remplissaient les rôles principaux. Depuis quelques jours, mademoiselle Boulart joue et chante avec beaucoup de succès celui de Prascovia ; c'est à une indisposition de mademoiselle Rey qu'elle doit cette bonne fortune.

\*\*\* Un malheur de famille ayant frappé mademoiselle Lemercier, les *Trovalettes* ont remplacé momentanément les *Sabots de la marquise* devant le *Pré aux clercs*, dont la vogue continue.

\*\*\* Le Théâtre-Italien a donné les *Tre Nozze* mardi et jeudi ; hier samedi, le *Barbier de Séville* était annoncé par l'affiche. Le *Trovatore*, de Verdi, doit être représenté la semaine prochaine : le ténor Baucardé débute dans cet ouvrage.

\*\*\* Le Théâtre-Lyrique donnera très-prochainement la première représentation du *Muletier de Castille*, opéra-comique en trois actes, dont la musique est d'Adolphe Adam, et le principal rôle pour madame Cabel.

\*\*\* Une brillante représentation a été donnée cette semaine au Vaudeville au bénéfice de Brindeau. Il y a eu un intermède musical dans lequel on a entendu mesdames Gaveaux-Sabatier, Séligmann et les frères Lionnet. Madame Gaveaux s'y est montrée, comme toujours, cantatrice du meilleur goût. Elle a parfaitement chanté le grand air du *Caïd*. M. A. Lionnet a chanté le *Voyage aérien* en poète inspiré, et Séligmann a fait soupirer son violoncelle de la manière la plus émouvante dans une mélodie de Schubert. Il a été rappelé par la salle entière après son morceau *I Zampognari*, petit chef-d'œuvre de grâce et d'esprit, que le célèbre virtuose exécute avec ce charme exquis et cette simplicité élégante qui distinguent son talent.

C'est sur le même théâtre qu'on a donné *Bonne nuit, monsieur le vicomte!* spirituelle bluette de Léon Gozlan injustement sifflée.

Brindeau jouait le vicomte ; et son nom seul suffit pour nous apprendre qu'il a lutté de toutes ses forces contre l'orage, qui, du reste, s'était un peu formé d'avance. Il doit aller en soirée : il en est fâché, car il s'attend à n'être récompensé de ses frais de toilette que par des ennuis et des désagréments. Tout en s'habillant, il en fait l'inventaire. Premier désagrément : le pianiste amateur ; deuxième désagrément : le chanteur de chansonnettes ; troisième désagrément : une demoiselle qui refuse de danser ou une dame qui ne refuse pas. Tous ces désagréments, et bien d'autres encore, sont mis en action par le vicomte, qui est doué d'un admirable talent d'imitation. Par contre-partie, le vicomte songe aux douces rêveries, au coin du feu, au paisible sommeil dans un lit moelleux, et il y songe si bien, qu'il finit par s'endormir sur son fauteuil.... Pourvu qu'il ne rêve pas qu'on le siffle !

LÉOPOLD DANJEAU.

### Nouveaux Albums de salons,

Par ADOLPHE D'HASTREL, officier de la Légion d'honneur.  
Souvenirs de France. } Exemplaires de 15 à 30 feuilles,  
Album cosmopolite. } à 15, 20 et 30 francs.  
Bains de mer (la Rochelle, les Sables d'Olonne, etc.),  
à 5 et 10 francs.

Dépôt principal, 74, rue Rochecouart  
(avenue Trudaine).

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.